

« Strc prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

20 avril 1988
paraît six fois par an

F, A, J, A, R, D, I, E, petits mais jolis

Les amateurs de polar connaissent bien Fajardie. Cet auteur français fait dans le sanglant, le drame atroce qui couve dans les bocages de la France profonde, chez les plus paumés des laissés-pour-compte. Drame qui éclate inéluctablement en boucherie ou en auto-destruction.

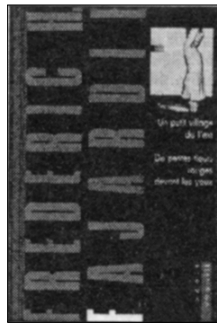
D'aucuns y verraient la main du destin. Fajardie y voit plutôt le talon d'un certain mode de production...

Si ces huit petites nouvelles sont vitriolées, les édi-

tions Cent Pages les ont amoureusement déposées dans une reliure surprenante : rigide et glacée, colorée sur fond gris anthracite, avec une petite vignette photographique noir-blanc, genre album de famille.

A côté des pavés reliés bon marché dont on a l'habitude, ces quelques feuillets s'offrent le luxe d'un emballage de gros cube : réjouissante disproportion et surprenant livre-objet.

C. P.



Frédéric H. Fajardie
8 volumes
Cent Pages,
série grise 93K, 1987,
env. 20 p., Frs 9.20

Quelque part, c'est comme...

Ce livre de Marguerite Duraille, c'est pas vraiment un livre de Duraille. C'est comme si quelqu'un qui se serait appelé Duraille aurait écrit un livre. Il l'aurait écrit, mais il s'agirait de quelqu'un qui aurait écrit un livre «à la manière de... Duraille.

Ce livre qu'il a écrit est drôle. Il est drôle, mais on ne sait pas s'il est drôle, lui, ou alors si c'est l'autre, qui n'existe pas, qui aurait été drôle. Ou il existe et il est drôle, aussi, quelque part.

En tout cas, on rit (enfin, pas tous). Celui qui écrit ces mots ouvre le livre, au ha-

sard. Il regarde la page où le livre est ouvert, par lui. Il voit des mots. Ces mots sont mis ensemble, comme si c'était elle qui les avait mis ensemble. Ces mots, là, ensemble. Ces mots diraient : « il s'était approché. Il a l'air très seul. Plus seul qu'eux qui étaient deux. La solitude elle est autrement quand on est plusieurs, parce qu'alors on n'est pas vraiment complètement seul. » (p. 36)

Et si le dirait : « c'est juste. C'est fort. C'est vrai. C'est justement fort et vrai ! c'est du raifort... »

Et eux, qui lisent ces

mots? Ces mots-ci, mis ensemble. Qui se suivent. Ces mots qui semblent vouloir dire quelque chose. Ils diraient à eux, ces mots-ci, de lui, qu'il y aurait un mythe. Et que ce mythe il serait comme les autres mythes, qui seraient là, où là.

Ils auraient gagné un prix dans un concours (il y en aurait d'autres, bien sûr). Ils auraient décroché ce prix. D'autres se seraient moqué d'eux. Ils auraient eu raison de s'en moquer. (Surtout si ce serait bien fait). Ce serait fait pour ça, les mythes.

Duras lex, (Chessex lex).

C.P.

L'Amérique...

Il est fort possible que l'Américain moyen vous paraisse avoir un horizon culturel limité au coca-cola/hamburger et une gastronomie centrée sur les films de Ronald Reagan.

N'est-ce pas oublier un peu vite Hemingway, Steinbeck, Styron ou Irving ? Dans la veine de ces grands bons-hommes, il faut maintenant placer Pat Conroy, dont le roman *Le prince des marées* vient d'être traduit en français.

Le prince des marées est un incroyable mélange de haine, d'amour, de larmes trop peu versées et de rire, à l'image du personnage central, Tom Wingo, entraîneur de football par passion et professeur de littérature par sensibilité. Comment échapper aux traumatismes d'une enfance passée parmi des dingues, certains doucement cinglés comme les grands-parents, d'autres violents et renfermés ou en-

core terrifiants comme la mère.

A travers les contacts qu'il a avec la psychiatre de sa sœur suicidaire, Tom raconte l'incroyable trajectoire de la famille Wingo. Chronique du grand-père faisant cent kilomètres en ski nautique pour récupérer, suite à un pari, son permis de conduire retiré avec raison. Du père s'offrant un tigre auquel il confie les relations publiques de son éphémère station-service (EssO, évidemment). Mais aussi des plus atroces violences. Le tout raconté sur un ton d'humour dévastateur qui la plupart du temps dissimule ce que Tom n'a jamais pu dire.

Un grand roman qui dit avec justesse la difficulté de communiquer au quotidien.

J. S.

Pat Conroy
Le prince des marées
Presses de la Renaissance,
1988, 582 p., Frs 36.10

Marguerite Duraille
Virginie Q.
par P. Rambaud, Balland,
1988, 135 p., Frs 21.-

DES «TETES» LISENT

LA DISTINCTION

VOUS CHASSEZ ?

Les authentiques leaders d'opinion de bistrot lisent *La Distinction*. Ils occupent pour la plupart des fonctions. Ce sont des cadres, dans leur genre. Des dirigeants, en somme. Exactement ceux que vous cherchez à atteindre.

PASSEZ UNE ANNONCE DANS *LA DISTINCTION*.
PRIX MODIQUES, EFFETS MEDIATIQUES

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD-polar

à la

commandes rapides
10% étudiants

Librerie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

Dans quel Etat j'erre ?

S'il n'est de providence qu'étatisée, il serait bon de se souvenir qu'il ne s'agit là que d'un phénomène récent. On pouvait, en 1850 encore, avoir en accident du travail en France, les deux jambes cassées, le sternum enfoncé et les oreilles en compote, et s'entendre dire que ce n'était pas du tout l'affaire du patron, vu qu'on avait librement choisi de venir travailler là et que, ma foi, on était seul responsable de ce qui était arrivé. On était dans un autre ordre juridique, un ordre dont le seul souvenir fait sans doute se pâmer d'envie certains. F. Ewald, un digne disciple de maître Foucault, actif militant de la cause des cols droits et de la verrerie affroilante dans son jeune âge, vient à point nous le rappeler dans un livre remarquable en tout point. Il y explique l'évolution de la rationalité juridique depuis le XIX^e siècle, et l'impossibilité du système libéral à résoudre, avec sa propre philosophie, les contradictions qu'il produit. Il démontre comment l'Etat a dû substituer l'intérêt de la nation à l'intérêt des industriels libéraux (en réglementation, par exemple, le travail des enfants dans les fabriques, les conscrits arrivant en trop mauvais état au recrutement et la patrie se trouvant de ce fait menacée), comment la sécularisation de la société a permis à la notion de «risque» d'être admise (et, par exemple, à une assurance aussi iconoclaste que l'assurance-vie de se développer), comment enfin le jugement de droit social a

remplacé, peu à peu, le droit naturel. Autrement dit, comment la responsabilité individuelle, matrice toute puissante de l'ordre libéral, a été peu à peu remplacée par la responsabilité collective, celle de l'Etat providence.

Tous ceux et toutes celles qui s'intéressent de près à la politique sociale, à l'histoire du droit et de la construction du modèle social qui gouverne aujourd'hui les pays développés, se doivent de lire ce livre de F. Ewald. Un pavé, certes, mais pouvait-on en attendre moins d'un ancien militant de 1968 ?

J.-P. T.
François Ewald
L'Etat providence
Grasset, 1986,
608 p., Frs 57.10



Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

« Aucun autre fromage à pâte molle n'apporte cette onctuosité, cette finesse d'un arôme léger et typique, fruit d'un heureux mariage du lait et du sapin du Jura. (...) Lors de la session d'automne 1986 du Grand Conseil, ces faits avaient été dénoncés par voie de question par le député Bader-tscher, en mentionnant la gravité de la situation à cette époque déjà, et l'urgence qu'il y avait de traiter ce problème durant l'hiver 86-87 encore, si l'on ne voulait pas que la belle boîte qui sent si bon la forêt ne devienne le cerceuil du vacherin. »

Ernest Badertscher, député,
in *Tribune socialiste vaudoise*,
février 1988

« Le Fass 90 [nouveau fusil d'assaut] est bien plus facile à monter ou démonter comme à nettoyer. On peut aussi le porter de plus de manières, ce qui laisse davantage libre cours à l'imagination. »

Caporal Schaffner,
fusilier de montage
in *24 Heures*, 3 février 1988

Un lecteur attentif et ami des lois nous fait parvenir la nomination suivante :

« L'homme, malgré ses imperfections (ou à cause d'elles) éprouvera toujours viscéralement la sanction du mal comme le contre-poids nécessaire à sa recherche du bien. C'est pour ça qu'il verra dans une justice laxiste une forme de trahison, et dans l'ignorance des péchés d'autrui la non-reconnaissance de ses propres qualités. »

Jean-Marc Schwenter, procureur
du canton de Vaud
in *24 Heures*, 2 avril 1988

Petite entorse au règlement : une concurrente d'outre-Jura particulièrement remarquable :

« Je me souviens du désespoir de l'équipe de France à Mexico. C'était l'Argentine qui avait gagné. Votre désespoir était écrasant. A travers le délire, les chants, les hurlements de la foule, j'entends encore le silence des Français. Enfin, voilà... »

Marguerite Duras,
s'entretenant
avec Michel Platini,
in *Libération*, janvier 1988

Finally, le gauchisme serait-il rentable ?

« **Que nous importe le jugement qui pourra être ultérieurement porté sur nos obscures personnalités. Si nous avons constaté les différences politiques qui existent entre la majorité de la Commune et nous, ce n'est pas pour attirer le blâme sur les uns et l'éloge sur les autres. C'est pour que plus tard, si la Commune est vaincue, on sache qu'elle était autre que ce qu'elle a paru être jusqu'ici.** »

Gustave Lefrançais
Discours à ses mandants
du 4^e arrondissement
20 mai 1871

Qu'on l'ait lu importe peu; *Génération*, tout le monde en parle, en disserte, en glose. L'exégèse de cette bible des années 60 à 75 va bon train. Les dialogues de « Café du commerce » des ex- (?) gauchistes tournent tous autour de ces deux volumes:

- *Tas lu Génération ?*
- Et là, ça démarre :
- *Ouais, super, ça se lit comme un polar !*
- *Ha ouais, je l'ai vu à Basta, ça a l'air d'être un sacré pavé. Deux volumes ! Ça fait longtemps que j'ai pas lu autant de pages à la fois... D'ailleurs, j'ai plus le temps de lire.*
- *Faut absolument qu'tu lises; c'est un peu notre histoire... ça rappelle des tas de choses. tous les « ex », toute la famille, y sont.*

Une fois lancés, ils sont inarrêtables !

L'album de famille de tous les «ex»...

Tous, tous les (ex-)trotsks (lambertistes et pablistes), stals (ou crypto-stals), maospontex, anars, compagnons de route, sympathisants, opposants, programmo-communs, etc. (ouf) en parlent.

Le gauchisme, quinze ans après, ferait-il recette ? Pivot a mis l'oeuvre sur orbite, votre libraire favori vous la vendra...

Mais de quoi est-il question ? La Révolution prolétarienne et les démons du gauchisme n'étaient-ils pas définitivement enterrés ?

Rassurez-vous, ils ne sont pas ravivés ! Rotman et Hamon, les auteurs, nous font une honnête mise en scène de ces années de boom (économique, culturel, révolutionnaire), sans toujours éviter une certaine complaisance à l'égard de certains acteurs de la période.

Les années de rêve (60-68) et *Les années de poudre* (69-75) nous content la généalogie, l'éclosion et l'explosion, dans tous les sens du terme, de la génération 68 (ou soixante-huitarde, c'est selon...).

Le ton est au roman pica-

resque : la période est vue à travers quelques personnages (héros ?) qui disparaissent et réapparaissent au fil du récit : de Geismar à Cohn-Bendit, de Linhart à Krivine (les autres seront dénoncés plus tard...)

La plume est alerte, vive; elle raconte avec verve l'explosion de Mai, les barricades, les CRS-SS, la grève sauvage et générale, la Bourse en flammes, les accords-de-Grenelle-taillés-en-pointe, le meeting de Charléty. Nous avons, en prime, un « digest » de tous les fronts, de toutes les luttes sociales qui ont marqué la période. En vrac, le MLF, le Larzac, Lip, etc...

Les auteurs retranscrivent également les débats importants de l'époque en bannissant l'ennui des longues tirades théoriques; ils font dans le reportage, l'enquête, le vécu. Par exemple, la rupture des Castro (pas le Cubain, l'architecte...), Krivine (celui que Juquin remplace cette année...) et consorts d'avec l'UEC (si vous aviez lu au moins le premier volume, vous sauriez qu'il s'agit de l'Union des Etudiants Communistes, la branche intellectuelle [!] du PCF). Cette rupture donc est racontée sur le mode de la Série Noire et non sur celui, tout aussi légitime mais plus barbant du 9^e Congrès du PCF. Heureusement, me direz-vous...

Itinéraires ou destins ?

En dernier lieu, je ne peux m'empêcher de parler de l'itinéraire de quelques personnalités, arbitrairement choisies, et dont les propos émailent quelques-unes des 1300 pages de cette « épopée » :

- Serge July : militant de l'UEC, du 22 Mars, sous-chef de la GP (Gauche Proletarienne), enfin directeur de la Julie parisienne (je sais, c'était facile...)

- Benny Lévy (ou Pierre Victor) : numéro deux de l'UEC(ml), chef occulte de la GP, modeste secrétaire de Jean-Paul S. Il est actuelle-

ment professeur de métaphysique, penché sur la grave question de l'« apprenti sorcier »...

- Bernard Kouchner : militant de l'UEC, animateur du comité de grève en médecine (1968); aujourd'hui animateur de « Médecins du Monde » et, accessoirement, Monsieur Ockrent...

- Jacques Broyelle : parmi les fondateurs de l'UJC (ml), invité officiel en Chine en 1967, actuellement journaliste à *Valeurs actuelles*... Inutile de préciser les changements intervenus dans les siennes...

- Régis Debray : rejoint le Che en Bolivie en 1967, y est arrêté et condamné à trente ans de prison; en sort plutôt que prévu (heureusement pour lui...) et devient Homme d'Etat (au sens de l'Internationale Situationniste...)

Que de brillantes carrières pour de brillants personnages ! La Mère Patrie a retrouvé ses petits et aujourd'hui, elle peut être fière de ceux-là mêmes qui la reniaient vingt ans plus tôt...

Mais poursuivons :

- Pierre Goldmann : militant de l'UEC, responsable du SO, guerrillero en Amérique du Sud, braqueur occasionnel, assassiné en 1979.

- Michel Récanati : responsable du SO de la manif du 21 juin 1973, manif qui servira de prétexte à l'interdiction de la Ligue Communiste, suicidé en 1978.

- Pierre Overney : obscur militant de la GP, assassiné le 25 février 1972 par un flic privé de Renault.

Que de sombres destins pour d'obscurs militants ! Auraient-ils eu le tort de croire à une chimère telle que la prise du Palais d'Hiver, pardon, du Palais Bourbon...

Mais ne ricanons pas, le cynisme de bas étage ne convient pas lorsque des faits aussi brutaux entrent dans l'Histoire.

La « réussite » personnelle, sociale, économique ou politique de quelques-uns s'est-elle construite sur le sacrifice de la grande masse, voire même le sacrifice suprême et involontaire de quelques autres ? Pour répondre à cette question, les auteurs relèvent la vision hautement morale d'un Benny Lévy qui, au dernier moment, empêche la GP de sombrer dans les miasmes du terrorisme... Pierre Overney apprécierait. Ils dissertent également de la nécessité du chef pour diriger un journal... et d'encenser July et son sens de la direction...

Bientôt en feuilleton TV...

Tout cela, en définitive, est

un peu court... malgré les 1300 pages. Cette épopée a un arrière-goût déjà vu, de justification de la situation actuelle de certains acteurs, de ceux qui ont « réussi ». Les autres, les « losers », ils ont droit à la considération distinguée des auteurs...

Du *Paris-Match*, revisité par un journaliste consciencieux du *Monde*, et peaufiné par le côté *Libé* de l'aventure branchée. Le poids de l'Histoire, le choc des destins !

R.I.

H. Hamon, P. Rotman
Génération

1. *Les années de rêve*
Seuil, 1987,
615 p., Frs 33.20
2. *Les années de poudre*
Seuil, 1988,
694 p., Frs 41.60

L'Atelier d'Alberto

Giacometti de Jean Genet

Interview de Liliane Hodel, metteuse en scène

Qu'est-ce qui t'a touché dans le texte de Genet ?

J'ai été touchée par par la connivence entre Giacometti et Genet. Il m'a semblé que ce lien était le même que celui qui existe entre différents acteurs ou entre les acteurs et le metteur en scène. Ce sont ces échanges-là, à des niveaux multiples, qui m'ont intéressée.

Ce texte est pourtant un texte sur l'art...

Oui, Genet parle de ses sentiments par rapport à l'oeuvre de Giacometti. Cette oeuvre n'est pas vue de manière historique, analytique. Elle est un objet d'art qui sert un autre artiste. L'enjeu du texte et de sa mise en scène, c'est que l'on soit sensible aux liens. Genet servait l'oeuvre de Giacometti et moi je sers un peu Genet en le mettant en

scène. C'est donc une création première qui a motivé une autre création et qui a suscité mon interprétation.

Y a-t-il un autre thème que tu as voulu traiter dans ce spectacle ?

Oui, c'est celui de la distance. Si on observe les groupes de statues de Giacometti, on s'aperçoit qu'il n'y a aucune communication entre elles. Elles sont indifférentes, ne se regardent pas. Pour moi, il y a une correspondance théâtrale, ce sont les thèmes dramatiques par excellence, l'amour, la haine, la rencontre, la séparation.

Mais ces thèmes impliquent une trame narrative, une histoire. Or dans le texte de Genet, il n'y en a pas.

C'est vrai. Mais moi lorsque je regarde un tableau, par exemple, je cherche toujours à y lire une histoire. Et ici, j'en ai imaginé une à partir des dialogues et des anecdotes. J'ai donné une continuité entre les paragraphes et j'y amène aussi une autre temporalité, plus théâtrale.

Que se passe-t-il au début du spectacle ? Comment se fait la rencontre des deux acteurs ?

Un personnage, Miguel Quebatte, possède le livre de Genet. Il le perd. Un autre personnage, Dominique Meyer, le découvre et apporte une lecture plus attentive, plus poussée. Il s'enferme et peu à peu il s'identifie à Jean Genet. Les acteurs jouent parfois les deux artistes, parfois ils redeviennent les « vrais » personnages du début. Je veux donner des illusions théâtrales. Petit à petit, le savoir du livre se transmet, comme au début on avait cet enchaînement des créations, celle de Giacometti, celle de Genet, la mienne, qui s'engendraient.

Peux-tu qualifier ta mise en scène ?

Elle est très instinctive. A travers le texte, je veux aussi raconter ma propre histoire, ou plutôt ma manière de lire ce livre. J'en donne mon interprétation en faisant un peu fi de la justesse, d'une justesse académique, critique. C'est difficile à assumer mais je partage mes doutes avec les acteurs. Ils collaborent très bien, ce sont des complices.

interview par V.M.



L'atelier d'Alberto Giacometti

Texte de Jean Genet

Mise en scène de Liliane Hodel

Avec Dominique Meyer et Miguel Quebatte

Scénographie de Eric Gasser

Musique de Jean-Philippe Héritier

Costumes d'Imelda Senn

Grange de Dorigny

Du 26 avril au 7 mai, à 20h30

Réservations au Service culturel Migros, St François 12

(Annonce)

Expositions

Vernissage le vendredi 22 avril à 17h30 (jusqu'au 3 mai)

Vernissage le vendredi 6 mai à 17h30 (jusqu'au 27 mai)

Galerie Basta Petit-Rocher 4 1004 Lausanne Tél. 25 52 34

Je me souviens, au cinéma...

Impossible de commencer ce texte sans se référer à Georges Pérec qui dans un merveilleux petit ouvrage a remis à l'ordre du jour littéraire ce travail de la mémoire sur des détails insignifiants, scories du passé, mais qui, peut-être en constituent la trame réelle. Cet exercice, j'ai voulu le mener à propos de mes expériences, de mes goûts cinématographiques, parce que je me suis rendu compte que souvent, avant l'intrigue du film que je tente de me remémorer, ce sont des bribes, des fragments de séquences, des circonstances précises qui me reviennent à l'esprit et que le reste ne suit qu'après un travail supplémentaire, qui n'est plus celui de la mémoire brute, qui n'est pas encore celui de l'historien, mais se situe probablement entre les deux...

Je me souviens de Marlène Dietrich chantant « *I can't give you anything but love* » à John Wayne dans un film dont j'ai oublié le nom, mais qui se passait en Chine.

Je me souviens du bruit des hélicoptères dans *Apocalypse Now*.

Je me souviens du regard de Marie Rivière, à la fin du *Rayon vert*, mais aussi que je n'ai pas pu le voir ce satané rayon, parce que je suis daltonien.

Je me souviens de la machine à faire des saucisses de *La Salamandre*.

Je me souviens de la manière dont Charlot dégustait une vieille chausure, dans *La Ruée vers l'or* : en mangeant les lacets comme des spaghetti et en suçant les clous comme s'ils étaient des osselets.

Je me souviens du sourire de Malcolm MacDowell dans *Orange mécanique*, alors que le ministre (ou le député) lui donne la becquée...

Je me souviens de la scène du regard dans la palissade et de l'absence du tireur d'élite allemand (qui ne ratait pourtant jamais son coup) lorsque l'ignoble général (Alain Cuny) y jette un coup d'oeil, dans *Les Hommes contre...*

Je me souviens d'avoir eu si peur, enfant, en voyant *Le Train* que j'ai passé presque toute la séance aux

toilettes (où il faisait froid), pour ne pas voir et que mes frères et soeurs en rient encore...

Je me souviens de Depardieu et Dewaere, dans *Les Valseuses*, avec les étiquettes de prix pendant au dos de leurs costumes flambant neufs...

Je me souviens du bruit que faisaient les épées électroniques de *Star Wars* et du bar intergalactique...

Je me souviens que lorsque j'ai revu *Mary Poppins*, je me suis rendu compte des trucages dessinés/animés/cinéma et que j'ai été très déçu, parce que qu'ils m'ont semblé particulièrement grossiers et que je n'en avais gardé aucun souvenir...

Je me souviens de Woody Allen cassant lui-même ses lunettes dans *Prends l'Oseille et tire-toi...*

Je me souviens du cou d'Erich von Stroheim dans *La Grande Illusion* et de la manière qu'il avait de vider ses verres de schnaps...

Je me souviens que le motocycliste qui meurt dans *Les Ailes du désir* pense à Albert Camus, après que l'ange l'a calmé...

Je me souviens qu'on m'a dit que mon appartement ressemblait à celui de Charlot dans *Le Kid* (mais c'était il y a longtemps)...

Je me souviens que pendant longtemps, je n'ai pas pleuré au cinéma, mais que maintenant je en me

retiens plus même si je suis avec une dame...

Je me souviens que je me suis barbé à mort au *Dernier Tango à Paris*, alors que, évidemment, j'en attendais monts et merveilles (surtout monts, d'ailleurs).

Je me souviens que *Salo ou les 120 journées de Sodome* m'a tellement dégoûté que je me demande encore ce que des critiques ont pu trouver de positif à cette horreur et que j'en ai tiré une méfiance injustifiée envers tous les films de Pasolini...

Je me souviens que je n'avais pas voulu lire les critiques de *The Purple Rose from Cairo* et que j'ai été absolument fou de joie lorsque j'ai vu le héros du film dans le film se tourner vers Mia Farrow et lui dire « *Vous devez vraiment vous ennuyer pour venir si souvent ici* » (ou quelque chose du genre)...

Je me souviens de la fin de *Stranger than Paradise*...

Je me souviens que j'avais vu trois fois *Images* de Altman, mais qu'à la quatrième, je l'ai trouvé un peu baba cool...

Je ne me souviens pas de la masse de navets que mon père m'a emmené voir

Je me souviens de Harold Lloyd pendu à son horloge, mais je n'ai aucune idée de la manière dont il s'en sort...

Je me souviens de la mendiante chantant l'Internationale avec ses deux enfants, un matin glauque, dans *Le Conformiste* de Bertolucci...

Je me souviens que les vers de la viande du *Cuirassé Potemkine* étaient des vers à farine.

Je me souviens du vieil anarchiste qui chantait « *Sur la route de Dijon... il y avait une fontaine, aux oiseaux, aux oiseaux...* » dans *Les Favoris de la Lune* d'Otar Iosseliani...

Je me souviens que je n'ai pas pu dormir pendant trois jours après avoir vu *Shoah* et que j'en ai fait des cauchemars pendant longtemps...

Je me souviens du visage de l'évêque Cauchon dans la *Jeanne d'Arc* de Dreyer...

Je me souviens de Miss Torso, la plantureuse qui fait ses exercices de gymnastique devant sa fenêtre ouverte, dans *Fenêtre sur cour*...

Je me souviens...

J.-C. B.



James Stewart dans *Fenêtre sur cour* (A. Hitchcock, 1954)

Georges Pérec
Je me souviens
Paris, Hachette, 1978,
147 p., Frs 14.70

Nouveaux :
Georges Pérec
Un cabinet d'amateur
Balland, 1988,
120 p., Frs 21.-

Claude Beylie
Les films-clés du cinéma
Bordas, Les Compacts,
1987, 287 p., Frs 24.-

avec mon frère au cinéma paroissial, dans la station balnéaire italienne où nous passions nos vacances, mais je me souviens que les films passaient en continu (exotique, lorsqu'on vient de Suisse) et que l'entrée coûtait 100 lire, ce qui était peu, même alors...

Je me souviens des métros aériens dans *Fahrenheit 451*...

Attrape une pintade (oiseau gallinacé originaire d'Afrique), ou, à défaut, une Mi-pintade (de celles qui poussent dans le Capital à but social). Si la pintade crie, tordez-lui le cou. Si personne ne l'a déjà fait avant vous, n'oubliez ni de la plumer, ni de la vider. Poivrez-la, fourrez-la avec une échalote et de l'estragon (je vous signale que vous venez d'éviter un jeu de mot, bravo !) et mettez-la de côté. Prenez un plat allant au four, et répandez d'un geste auguste du gros sel sur le fond du dit plat. Le gros sel se trouve

: au bord de la mer, en France, en Italie, en épicerie, en droguerie, mais on ne trouve pas encore de gros Mi-sel chez le Capital à but social. Sur le sel, mettez la pintade, de l'estragon et recouvrez la volaille entièrement avec du gros sel (pour voir où on peut en trouver, et où il n'y en a pas, relisez attentivement cette recette). Mouillez légèrement avec environ 1 décilitre d'eau.

Mettez au four à 190° pendant une bonne heure un quart, puis cassez la dure croûte de sel qui

se sera formée sur la volaille, et dégustez. Miracle : 1) ça sent délicieusement bon l'estragon 2) ça n'est pas trop salé (à condition qu'on ne tente pas de manger le gros sel) et ça donne une chair très tendre 3) c'est très bon et pourtant c'est cuit sans huile, sans beurre, sans crème, et sans toutes ces belles et bonnes choses qui font gagner leur vie aux médecins, aux diététiciens et aux pharmaciens. En d'autres termes, c'est pas gras, mais c'est gai (celui-là, vous n'y avez pas échappé!).

Le maître-coq

Notre feuilleton littéraire :

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne une splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de dissimuler dans le texte un maximum de noms de grandes villes européennes, ce qui a été réussi plus de trente fois. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre quatrième

« Allons ma pauvre petite Marlène, se murmura-t-elle, sincèrement apitoyée sur son sort... Dans quel feuilleton te laisses-tu embarquer ? » Elle se tapota tendrement la joue comme pour se réveiller d'un cauchemar. « Phantasmes glauques d'esprits tordus, c'est assez ! »

Balayant d'un battement de cils énergique les pensées cosmopolites qui l'avaient assaillies sur le pont, elle réalisa subitement l'absence de son Jimmy.

« Cours, espèce de gourde, vers la vraie vie ! Va te jeter dans les bras de celui qui te fait vibrer des orteillets aux cheveux ! »

Devant la porte de la cabine, Marlène, tremblante d'avoir couru et d'avoir désiré, frappa timidement en guignant à travers le bow-window.

Etendu sur le lit zébré d'ombre, un corps était plongé dans une paix débordante de chaleur et d'odeur écorçurante. Seul le tourne-disques frémissait en distillant une sorte de râle : vrrrvrrrv...

Fiévreusement, Marlène pénètre dans alcôve. Elle s'immobilise après deux pas, comme poignardée. La silhouette abandonnée sur le lit dégouline de sang. Le murmure rauque provient en réalité d'une gorge massacrée au couteau.

Gestes un instant figés qui s'affolent soudain : cris, pas de course, agitation. La femme à l'air brisée. Brusquement elle découvre la signature du bourreau tracée au rouge à lèvres sur le miroir de la cabine : « Bons baisers de T. »

Hurllements, convulsions, hystérie. Atroupement, confusion, agonie. La femme amoureuse s'évanouit en murmurant S.O.S.

Immédiatement transporté dans la salle d'opération, Jimmy se retrouva à côté du passager incognito fraîchement opéré : Sa Majesté Mitterrand premier.

« Jésus, Marie... mon garde du corps préféré ! », gloussa le vieux Gaulois en découvrant son voisin déprimé comme un pitoyable coq.

K.O. ! ce spectacle déprimant acheva Tonton déjà éprouvé par les greffes ratées de sa rate. Informé par Marlène revenue des ses limbes, il eut à peine le temps de clamer : « [salte dō em !] » et il défunta sur-le-champ.

Le cerveau du gorille reprit pied grâce aux phonèmes presque posthumes du chef. Jimmy sortit d'un brouillard épais : allô, allô...

Marlène lui répondit haletante : « Chéri ! m'enfin ! »

N'y tenant plus, en manque depuis quarante-cinq minutes, elle acheva de le réveiller en lui plaquant sur la bouche un cataplasme « maison » plein de chaleur et de parfum.

Onctueux et doux comme une liqueur de banane, c'est bon aussi pour le moral.

Petit à petit, il songe à l'injure lâchée par son boss. Ce ton jaculateur ne correspond ni à ses habitudes ni à son look.

Que signifie « Saleté de m. » ? Son patron pimentait de préférence ses réflexions de « bordel », de « cochonnerie »... N'est-ce pas plutôt « Sale thé de m. » ?... Non, il détestait les infusions, ne buvait que du j...

Rébus résolu ! Assez décodé ! L'énigme du sphinx vole en éclat dans les cellules grises de l'éminence grise : « Sale T. de M. ». Bien sûr, cet ultime vagissement désigne le sinistre Théo de Mafol.

Survolté, Jimmy se verse une rasade de scotch.

Tremblant, il bondit de son lit, se débarrassant de son peignoir comme un boxeur surgissant sur un ring.

Une minute plus tard, il est chez le commandant du bateau en train de préparer un guet-apens tout neuf.

« Vendetta ! » déclare sentencieusement le capitaine corse.

« Woui... » susurre langoureusement Marlène à l'oreille meurtrie de son James Bond.

Xérès, vin blanc, champagne pour tout le monde. On scelle un pacte. On conjure le trac.

Yeux complices et pervers sous l'effet de la hargne et de l'alcool. Marlène se prend pour B.B.

Zouave au turban de survivant, Jimmy lance solennellement : « On y va ! »

F. Jol.
(A suivre)



Toqué, le Chef

Sous le sel, LA PINTADE... (OU LA VENGEANCE DU GALLINACÉ)